

LES NUITS BLEUES

« Nous étions morts, tu sais. Chaque jour nous nous levions, nous mangions, nous partions travailler. Toujours à la même heure. Chaque jour je marchais entre ces falaises macabres de bureaux stériles.

Nous n'avions pas le choix. C'est ce qu'on se répétait. Au fond, nous n'étions pas humains.

Je suis une fille du gouvernement, une enfant du pouvoir, un clone du contrôle. Je ne savais pas ce qu'il y avait avant.

Se lever. L'ombre sur les murs. Les lumières oranges de la ville. L'odeur du neuf permanente. Le béton froid dans lequel je dormais. La boîte cubique du lit de camp. Je marchais, entre les bataillons bien rangés chacun sur leur trottoir. Je passais mes heures devant un écran portable.

Fonctionnaire du bureau des nuits. Voilà ce que j'étais. Et je ne devais pas veiller au bon sommeil des gens, loin de là. Même si je devais m'assurer qu'ils remplissent leur temps imparti pour être en bonne santé et bien travailler.

Et puis, j'ai commencé à faire des nuits bleues.

Il faisait sombre ce matin là. Encore. Mon réveil me criait dessus, je n'avais pas la force de l'éteindre. Mécaniquement, je me suis levée. J'avais fait une nuit bleue, une nuit improductive. La première d'une longue série, je l'ignorais pour le moment. Je n'arrivais juste plus à travailler en dormant. J'espérais que le système central ne s'en apercevrait pas.

Ce matin-là, j'ai bu mon thé froid, j'ai mangé une tranche de pain. Le minimum vital, pour ne pas diminuer mon taux quotidien de travail. Les rues étaient mornes et sombres quand je suis sortie. Les ombres des passants se découpaient faiblement à la lumière des appartements. Ma file avançait rapidement. Les jambes se pressaient, marchaient méthodiquement. J'ai passé ma journée dans mon compartiment, le jour s'est levé, puis la nuit est tombée, et je suis repartie. Les rues étaient mornes et sombres. Les bataillons de solitaires rentraient chez eux.

Et c'est arrivé de nouveau.

Dans notre ville-monde, il n'y avait pas de place à l'erreur. Pour faire survivre des milliards d'êtres vivants, rien ne pouvait être laissé au hasard, et personne ne pouvait se permettre de faire la moindre erreur. Tout était rentabilisé, l'espace, l'argent, les gens, et le temps. Leurs temps plus exactement. Lorsque des chercheurs et chercheuses ont découvert un moyen de continuer à travailler dans son sommeil, cela a rapidement fait des ravages dans l'ancien monde. Des ravages, dans le sens où tout le monde voulait avoir accès à cette méthode miracle, gagner du temps, gagner en productivité, rallonger ses journées, pour avoir l'impression de mieux vivre. Le but était au début de travailler dans son sommeil, pour profiter de ses journées. Les plus riches ont rapidement vanté ces mérites, et le phénomène s'est étendu au monde entier. Quelques personnes ont tenté de s'opposer à la marchandisation du temps, mais se sont rapidement fait submerger. Ensuite, de ce que l'on m'a raconté, les gouvernements ont voulu mettre la main dessus. Évidemment, c'était un outil incroyable pour qui recherchait de bons petits soldats à son service. Le nombre pouvait être doublé. Le groupe de scientifiques qui avait initié le projet a essayé d'empêcher les dirigeants de s'en emparer, mais de toute évidence, ils ne contrôlaient plus leur découverte.

Le monde a explosé, et une nouvelle civilisation s'est élevée de ses cendres. Une société sans sommeil, une société sans rêves.

Bien entendu, tout cela, je ne l'ai appris qu'après.

J'ai refait des nuits bleues. Des nuits sans travail, sans avancées, des nuits vides. Je sentais le regard désapprobateur de la foule à chacun de mes pas, je m'enfouissais sous mes vêtements la journée dans mon bureau, sachant que mon travail était justement de vérifier le temps de productivité et de sommeil des habitants. Ma poitrine me brûlait, mes poumons ne voulaient plus respirer, ma tête se tournait au moindre mouvement. Au moins, me disais-je, je dormais. Je n'osais imaginer ce qui m'arriverait si je ne dormais pas.

Mais quelque chose de pire encore est arrivé. Je n'ai pas compris au début, je n'avais jamais ressenti une chose pareille. C'était de l'air, mais pas celui que je connaissais. C'était une sorte de fraîcheur, une sensation qui m'était inconnue. Il y avait des couleurs que je n'avais jamais vues, des matières que je n'avais jamais senties. Il y avait le ciel qui semblait si clair, et le soleil si pur. Et je me suis réveillée. Pour la première fois de ma vie, j'avais rêvé.

Ces images qui m'apparaisaient, je n'avais aucune idée d'où elles venaient. Elles sont d'abord apparues dans mon sommeil, puis par flashes, alors même que j'étais éveillée. Je découvrais des lieux que je ne m'imaginai pas. J'avais toujours vécu dans la ville-monde.

Alors j'ai commencé à chercher comment déclencher ces visions. Je les attendais. Ma vie s'est divisée entre peur d'être arrêtée et envie d'en voir plus. Je crois qu'une longue année est passée, avant que je ne rencontre l'Autre.

Elle n'avait pas de nom. Moi non plus, évidemment. Mais Elle avait cet éclat en elle que je ne retrouvais que dans mes rêves. Elle n'a pas été dure à trouver. Elle était là, debout, au milieu de la foule matinale. Elle était là, à l'aube, entre tous les passants pressés. Immobile. Elle irradiait. Elle m'a vue, et Elle a su. Sûrement devais-je faire peur, car je n'étais alors pas sûre d'avoir affaire à la réalité ou à une de mes rêveries éveillées. Mais quand Elle m'a regardé, j'ai compris de suite, et je me suis arrêtée. J'ai su. Cette femme-là était aussi une rêveuse. Cette femme-là était comme moi. Peut-être même depuis plus longtemps que moi, car je ne voyais aucune peur dans ses yeux. Elle était tout simplement émerveillée, par le lever du soleil. Elle voyait elle aussi ce qu'il y avait derrière les tours de béton. Je n'ai jamais cessé de la rechercher. Elle était plus que mes rêves. Elle était plus que ma réalité quotidienne. Elle était la preuve qu'il y avait quelque chose d'autre encore caché dans ce monde.

Et un jour, je l'ai retrouvée. J'ai essayé de lui parler, mais nos routines programmées nous en empêchaient. Pendant des mois de plus, nous nous sommes aperçues, de loin, une fois par semaine, à l'aube, comme la première fois que je l'avais vue. Jusqu'à ce qu'un jour Elle entre dans mon bureau et vienne me serrer la main. Une supérieure hiérarchique de je ne sais quel bâtiment, voilà comment Elle s'est décrite. Ma poitrine m'oppressait, mais pas de peur cette fois. Ses yeux me disaient tout ce qu'Elle savait. Mes ongles rentraient dans ma peau de frustration d'être si près d'Elle et de ne pouvoir lui parler. Évidemment, mon bureau était équipé de caméras, évidemment, il était équipé de micros. Mais toute la technologie du monde n'aurait pu décrypter ce qui se disait dans nos yeux. Et surtout, rien ne laissait paraître le bout de papier qu'Elle m'avait glissé dans la main en me saluant.

Elle est partie. Disparue aussi vite qu'arrivée. Et toute la journée le morceau de papier glissé dans ma poche m'a brûlé, tout comme ma main qu'Elle avait touchée.

Il y avait simplement une date. Une heure. Un lieu.

Pour la première fois de ma vie, j'ai fait une nuit blanche. Je ne pouvais risquer mon emploi et ma vie à me rendre à ce rendez-vous. Je sais moi-même très bien quel sort est réservé à ceux qui errent dans les rues sans but distinct. Mais d'un autre côté, j'avais déjà perdu une nuit entière, alors quitte à ce que l'on doute de moi, autant que ce soit pour de meilleures raisons.

Et puis, mes rêves se faisaient de plus en plus vivaces. De plus en plus fréquents. J'avais besoin d'eux autant que d'explications.

Je l'ai rencontrée. Je l'ai aimée.

Et Elle m'a tout expliqué.

Du moins, ce qu'Elle savait. Elle m'a décrit le monde d'avant. Et les rêveurs d'aujourd'hui. Nous n'étions visiblement pas les seules créatures à nous révolter face au contrôle du temps. Je ne m'étais jamais considérée comme une rebelle, simplement une victime, une proie, mais une proie chanceuse par moments. Je n'ai jamais rien fait de problématique aux yeux du gouvernement, et n'en avais jamais eu l'intention. J'ai découvert un autre monde.

Elle était furieuse. Elle agissait. Elle était au cœur de quelque chose qui me dépassait largement. Et j'ai eu peur. Et j'ai voulu partir. Alors Elle m'a dit : « pars avec nous ». Qui était le « nous » je n'en avais aucune idée, où allait le « pars » je n'en savais rien. Elle parlait d'un monde à notre portée, Elle disait que la ville-monde n'était pas infinie, Elle disait qu'au delà des cultures intensives se trouvaient des lieux où habiter. Elle avait tort. Mais qu'importe. Elle avait de l'espoir, et c'est tout ce qui suffisait.

Le monde extérieur cependant, était réellement un mythe. La ville-monde devait son nom à une réalité. Notre gouvernement ne se basait pas uniquement sur de la propagande et de la peur, il était réellement puissant. Elle ne le savait pas. Il fallait bien plus que ça pour qu'Elle ne s'arrête.

Et puis, elle est partie. Et notre monde a explosé. De nouveau. »

Le feu crépite encore doucement. Les étoiles et la lune éclairent faiblement l'assemblée. Les arbres autour tanguent doucement, leurs branches dans la brise du soir. Autour de moi l'herbe, cette chose dont je rêvais sans pouvoir la décrire. Le vert, cette couleur inconnue que j'ai appris à ressentir.

« Mais alors tu as vécu avant la fin du monde ? »

Les enfants du camp n'arrêtent jamais de poser des questions. Même après avoir entendu l'histoire des dizaines et des dizaines de fois. Je ne sais pas quand j'arrêterai de la raconter. Je ne sais même pas si cela est une bonne chose. Mais je sais que j'en suis responsable.

« Non, je n'ai pas vécu avant la fin du monde. Il n'y a pas eu de fin du monde, sinon, nous ne serions pas là pour en parler. Il y a eu quelque chose de plus étrange, de plus complexe. L'effondrement d'une société.

Elle m'a dit de les suivre. Qu'ils étaient puissants, qu'ils pouvaient changer les choses, qu'on pouvait le faire ensemble. J'ai cru en Elle. Alors nous sommes parties. Nous étions un groupe d'une dizaine au début, et puis, traversant les rues, les banlieues, les zones agricoles, nous nous sommes retrouvés des centaines, des milliers, et le cri de ralliement a fini par s'entendre à travers toute la ville-monde.

L'espoir faisait rage, et les rêveurs étaient prêts à se battre. J'étais venue pour Elle, pour mes visions, pour mon amour, mais je n'étais pas une combattante. J'ai fui.

Et quand je l'ai retrouvée, du sang maculait son corps. De la boue séchée sortait de ses plaies. Certaines parties de son corps étaient introuvables. Et ses yeux, qui m'avaient auparavant montré que je n'étais pas seule, étaient vidés de tout sens. L'unique personne pour laquelle j'avais accepté de partir gisait par terre au milieu de la terre, des odeurs que je ne connaissais pas emplissaient mon corps, et j'aurais préféré ne jamais

les connaître. Dans mes bras se trouvaient les restes d'un mannequin, les pièces détachées d'une forme humaine, qui avait été la seule personne que j'avais jamais aimée.

Le sang se mêlait aux larmes, les bruits assourdissants aux odeurs de chair brûlée. La ville explosait. Le monde brûlait. Et j'ai fui. Finalement, je me suis réveillée sous des décombres fumantes. Des bombes non autorisées avaient dû être utilisées. J'ai cherché en vain des survivants, je l'ai cherchée en vain, Elle ou quelque chose pour l'honorer et la pleurer. Mais il ne restait plus rien de notre monde.

Tous les espoirs placés en notre civilisation se sont évanouis d'un coup. La grande cause du gouvernement, ses constructions, ses progrès indéniables, tout cela avait disparu. La grande cause des rêveurs, des rebelles, de fuir et de tout détruire, avait échoué aussi. Je n'en ai jamais recroisé aucun, et je pense qu'ils ont été les premiers à périr. Quand je me suis relevée, j'ai d'abord cherché des gens, des gens à tout prix, n'importe qui, un repère auquel me rattacher. Mais tout avait été dévasté. Ce n'est que quelques semaines plus tard que j'ai rencontré ceux qui allaient composer notre tribu. Ensemble, nous avons fait ce que nous pouvions pour survivre et construire quelque chose de nouveau dans les ruines de notre civilisation. »

Les yeux des enfants, et surtout de la plus petite, qui me demande de raconter, encore et encore, brillent tandis qu'ils m'observent. La nuit, ils font des rêves d'océans et des cauchemars d'animaux méchants. Ils n'ont pas connu les armes et le sang.

Alors, je plonge mes yeux luisant de flammes dans les leurs une dernière fois et finis mon récit.

« J'ai connu l'humanité à son plus haut degré de progrès. Je l'ai vue s'anéantir et implorer malgré tous ses efforts. J'ai vu ses merveilles, j'ai vu des progrès sublimes, j'ai vu sa grandeur et ses infinies possibilités. Aujourd'hui, tout cela a été anéanti. De l'infini qu'était notre société, il ne reste qu'un fragment. Nous sommes l'unique testament de l'humanité. Un petit groupe de rêveuses et de rêveurs. Peut-être tout ce qui compte, au final. »

Je me tais et je me lève. Enfants et adultes me suivent. Et nous courons en cercle autour du feu. Nous dansons, au milieu des ruines incandescentes de ce qui a été un jour l'humanité. Nous sommes l'humanité. Et puisque nous allons tous mourir, nous dansons. Nous rêvons.

[2268 mots]